



Serge Wellens, 2006. Photo R.H.

## SEPT ÉCLATS POUR UN PORTRAIT :

*Serge Wellens*

En épigraphe au portrait de Serge Wellens, on peut inscrire ces vers qu'il signe : *Il n'y a rien à voir ici / tout est réel*. Si en poésie il n'y a rien à voir, tout reste cependant à entendre. *Des commencements qui n'ont jamais de fins*, tel est le titre – emprunté à une phrase de Grégoire de Nysse – du précieux CD sur lequel Wellens a enregistré ses poèmes. Trop souvent, la lecture de leurs textes par les poètes eux-mêmes laisse à désirer : on dirait quelque maladroit cornet acoustique (voix mal placée, ton fâcheusement déclamatoire, débit non maîtrisé, articulation défectueuse). Sur ce disque, au contraire, la voix du poète est bien timbrée, bien placée (« au tambour », aurait dit Max Jacob) ; le ton, jamais emphatique, convaincant ; le débit est fluide et mesuré ; la diction sans apprêt ni artifice se fait persuasive. Dans son délié naturel, cette lecture ne glace rien, mais manifeste ce qui est sous-entendu : le souffle justement *accordé*. Chaque vers, nourri d'une longue méditation, coule vers le chant rond et profond. Assurément, cette voix – fragile et ferme – se révèle le plus fidèle portrait du poète. En son amicale compagnie, nous pouvons prononcer ces paroles d'ouverture : *J'avance dans l'obscur éblouissant*.

\*

Les naissances successives de Wellens ? la Haute-Provence, la Laponie, le désert, le Marais poitevin : *car je nais où je m'attache*, écrit-il. Mais d'autres naissances ont pris leur source dans la lecture de poètes (Char, Michaux) et surtout dans la fréquentation de l'École de Rochefort (Bouhier, Bérumont, Manoll, Chaulot). Autant qu'un mouvement littéraire, Wellens voit en Rochefort « un exemplaire compagnonnage. Pour moi, poursuit-il, c'est avant tout la réponse de la poésie (et par la poésie) à la barbarie d'une époque totalitaire \* ». À cet égard, dans son itinéraire personnel, la rencontre avec Jean Rousselot, le « grand frère spirituel », sera fondatrice : « Je l'ai rencontré pour la première fois, vers les années 50, dans l'atelier du peintre Gabriel Robin et j'ai tout de suite été impressionné par cet homme chaleureux, généreux, fraternel, dont la poésie se voulait du côté de l'homme ordinaire contre tout ce qui le détruit. » Or, comment ne pas être frappé que, dans *Les Mystères d'Eleusis*, Rousselot achève un poème dédié à son ami Wellens par ce vers : *Nul ne saura jamais à quel danger nous dit de prendre garde cet œil de feu à la proue des décombres*. Cet œil ardent, c'est la poésie qui, face aux périls de l'assoupissement, de la destruction ou de l'oubli, fait office de vigie. Selon un philosophe moderne, le poète est « le berger de l'être ». Depuis le vif relief de son œuvre et avec les *chiens d'aveugle* de ses mots, Wellens veille sur le troupeau.

\*

Au milieu de bouquins tapageurs, voici les recueils de Wellens tout en sobriété : des plaquettes minces, intenses (au total, une douzaine d'ouvrages) ; des poèmes brefs et denses ; des proses lapidaires, des vers au lyrisme ramassé. « En poésie, la reconnaissance arrive sur le tard », confie avec sérénité Wellens qui se dit « poète sans impatience » (Bosquet). Il n'a élaboré aucun plan de carrière. Il ne marche pas dans les sentiers battus et confortables. Il avance à son rythme – « il peut se passer six ans entre deux publications » – qui est celui, discret, tenace, insoumis de la poésie. Le Temps et sa *concordance* travaillent pour lui.

\*

Wellens : « Mes poèmes s'organisent le plus souvent par séries autour d'un thème (*Santé des ruines*, la Provence ; *La Pâque dispersée*, ma conversion ; *Les Résidents*, les insectes.) » Soulignons qu'une figure traverse avec insistance son paysage poétique : celle de l'arbre. On peut y voir, à travers ses métamorphoses, le double enraciné de l'homme et du poète. Dans cet *arbre ébloui*, Orphée fait son nid. « Sans la poésie, la terre ne serait qu'une planète éteinte. » Le dessein du poète est de retrouver, par son geste orphique, la mélodie vitale des choses.

\*

Chez Wellens, pas de prolix et péremptoire art poétique (bien que sa réflexion esthétique soit très élaborée). C'est bien connu : à cent manifestes filandreux ne répond qu'un seul poème accompli. Aussi s'en tient-il pudiquement à « l'initiative laissée aux mots ». Au détour d'une strophe, on trouve cette mise en garde aphoristique : *Méfie-toi de la métaphore* ou bien *Car ton poème n'est / et d'ailleurs nul poème / parole d'évangile*. Et quand le poète apporte quelques lumières sur le métier, c'est toujours en termes aussi simples qu'elliptiques : « En général, je fais mes poèmes “dans ma tête” longtemps avant de les coucher sur le papier (cela peut durer des mois pour un résultat de quatre vers !) » Une belle image de Wellens évoque cette recherche : *Je tourne autour de ce poème / comme un chien autour d'un pieu...* Lorsque je lui demande si, selon la formule célèbre, il y a des « vers donnés », il ne sort guère de sa réserve méditée : « Pardonne-moi de n'avoir pas de réponse à cette question. C'est de l'ordre du mystère inséparable de toute création poétique. » Voilà ce qui distingue le poète authentique – et Wellens en est un – des faiseurs et des truqueurs : il n'a pas réponse à tout et sait, par intuition ou par expérience, que le cœur du saisissement poétique lui échappe.

\*

Wellens affirme qu'il n'est pas un « poète chrétien » (à l'exemple d'un Max Jacob ou d'un Pierre Reverdy), mais un « chrétien poète ». La nuance est de taille. Si parfois on doute que la religion chrétienne soit « la plus poétique » (Chateaubriand), on se range volontiers à l'avis de Baudelaire qui soutient que l'artiste vrai ne craint pas « d'escalader les hauteurs difficiles de la religion ». Bien entendu, Wellens n'a pas commis de confession de foi catholique et sa conversion n'a rien d'un chapelet mondain. Elle est « une émotion parmi d'autres ». Sa poésie rassemble *la Pâque dispersée*, risque ce « passage » du sacré où l'esprit souffle – quand il veut et où il veut – sa haute tension spirituelle. L'intonation franciscaine s'entend clairement dans l'œuvre de Wellens et c'est peut-être là que Cadou a laissé la plus féconde trace. On relève des expressions telles que *mon frère le hibou, ma sœur la pie* et le poème lui-même est déclaré *la plus pauvre de toutes les créatures*. Pour la pureté de son trait, la condensation expressive de ses images et la ferveur de son dépouillement verbal, Serge Wellens peut être considéré comme le Maurice Denis de la poésie.

\*

Cette photo de Serge Wellens à quatre ou cinq ans : rejoignant ses parents, artistes de cirque, il est monté sur la scène pour le salut au public. L'enfant a les mains dans les poches (comme le Rimbaud de *Ma Bohème* ?) Son regard pénétrant est plein de fierté, de défi. On dirait que, devant lui, il n'a pas seulement la salle des spectateurs, mais la vie tout entière. Que voit-il ? Un arbre en tenue de camouflage ; la guerre d'Algérie et ses fleurs de fer ; une librairie avec les livres qu'on lit et ceux qu'on écrit ; Rutebeuf à traduire, ne serait-ce que pour les vers suivants : *Savez-vous comment je subsiste ? / L'espérance des lendemains / Voilà mes fêtes* ; la conversion comme on se réveille d'un mauvais rêve ; le jardin des sensations qui n'a rien perdu *de son éclat* ; la mémoire braconnière et ses trous noirs ; la solitude habitée en compagnie des Pères du désert ; le cœur précaire et le corps lazarien ; la fine échappée de l'humour ; la poésie « qui ne mène à rien qu'à une plus redoutable connaissance de soi ». Il voit que la matinée sera *franciscaine*, que la vie va prendre toutes les couleurs du spectre pour mieux virer à la *lumière de psaume*. Au fond, ce regard d'enfant ébloui n'aura pas quitté le poète. On y perçoit déjà le « vieil homme » qui avoue : *Pardonnez-moi / j'ai rendez-vous avec l'enfant...* Il n'y a aucun doute : les commencements n'ont jamais de fins.

**Roland Halbert**



*Serge Wellens, enfant.*

\* Les citations de Serge Wellens proviennent de la correspondance ou d'entretiens du poète avec R.H. Les extraits de poèmes sont donnés en italique.